

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France } Un an 6 f.
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur } Un an 8 f.
Six mois 4 »
Trois mois 3 »

AUX

Abattoirs de la Villette

GRÈVE GÉNÉRALE EN PERSPECTIVE

GALONNARDS CASSEURS DE SUCRE



LE BON EXEMPLE

Eh foutre, je suis bougrement content ce jourd'hui.

Y a de quoi, d'ailleurs !

Vous vous souvenez, les camaros, de ce que je dégoisais la semaine dernière en parlant de la victoire des boyaudiers ?

« Si SEULEMENT, que je jaspinais, L'EXEMPLE DE CES BONS BOUGRES POUVAIT SECOUER LES BOUCHERS ET LES SORTIR DE LEUR ROUPILLADE. »

Mille dieux, on dirait que les gas de la Villette m'ont pris au mot : les louchébem sont en grève !

Et ça promet !

Le remue-ménage a commencé lundi. C'est les *sanguins* qui ont donné le branle.

Les ramasseurs de sang, qu'aux abattoirs on a baptisé les *sanguins* sont de bons fieux, chargés, après chaque *tuée*, de ramasser le sang des bêtes sacrifiées et de le coller dans des tonneaux. Ils sont quatre-vingts.

Ces jours derniers, les patrons ayant, sans rime ni raison, saqué quelques camarades, les sanguins en profitèrent pour mettre les pieds dans le plat : illico, ils exigèrent que les prolos saqués soient rembauchés et que la paye soit portée de 28 à 35 francs par semaine.

Les patrons, larges — rien que des épaulles, comme tous leurs pareils, — ont offert une augmentation de quarante sous, avec des airs d'abouler une aumône qui ont fait renauder les prolos.

Pour lors, la grève a continué !

Les singes ne se sont pas épatés pour si peu : les sanguins n'étant pas là pour recueillir le sang, ils l'ont laissé pisser aux égouts.

Ce fourbi-là est interdit. Et ça se comprend : il n'en faut pas plus pour nous amener le choléra.

Quand les grévistes ont su le truc, ils ont été relancer l'officier de paix chargé de la surveillance et l'ont engueulé comme un pied : « Faites votre métier ! dressez des contraventions... » L'animal aurait bien voulu fermer les yeux, mais y avait pas plan : il a dû dresser 247 contraventions aux chefs d'échaudoir pour avoir fichu le sang aux égouts.

Pendant ce temps, les grévistes ont été faire la causette avec les autres prolos des abattoirs et la grève générale s'est mijotée.

A l'heure où je tartine, elle n'est pas encore une chose accomplie, mais j'espère foutre bien que ça ne tardera pas.

Les *fraisiers*, qui sont au nombre de 75 ne sont pas loin d'emboîter le pas ; de même aussi les 72 boyaudiers qui se sont dégrouillés l'autre semaine marcheront, — par solidarité.

Dès lors, ça ira comme sur des roulettes !

Les douze cents abatteurs qui turbinent dans les échaudoirs sont déjà entre le ziste et le zeste ; au moindre anicroche, ils vont plaquer, — et avec un vrai beurre, nom de dieu !

Si bien que, d'ici quelques jours, y a des chances pour qu'à la Villette y ait 1700 bons bougres en grève, à moins que les exploitteurs se décident à mettre les pouces !

— 0 —

Si les prolos et les patrons se trouvent seuls, nez à nez, y aura pas d'erreur : les singes devront capituler sur l'heure.

Reste à savoir si la gouvernance n'interviendra pas en faveur des exploitteurs : C'est son système de respecter ce que les jean-foutre de la haute appellent la « liberté du travail ! »

Au lieu de laisser les patrons bouchers se démerder, il se peut que le préfet de la Seine réquisitionne une ribambelle de troubades avec ordre de faire le turbin des grévistes.

Du coup, les exploités seront à la noce. En ce cas, j'espère foutre bien que les grévistes trouveront un joint pour faire caner leurs affameurs.

—0—

Quoiqu'il en soit, qu'ils ne soient pas épatés de l'intervention de la gouvernaille : la chamelle n'en fait jamais d'autres.

Foutez-vous bien dans le siphon qu'il n'en peut pas être autrement : ça vous évitera des déceptions et, d'autre part, connaissant mieux vos ennemis, vous serez plus à la hauteur pour vous garer de leurs crapuleries.

Je vous le répète, les gas, sur le rôle de la gouvernance, y a pas à épiloguer ! Elle n'a pas été créée et mise au monde pour protéger le populo, mais uniquement pour nous tenir à l'œil et nous ramener sous le joug patronal, quand il nous prend fantaisie de ruer dans le brancard.

Et ça sera toujours ainsi, de même qu'un prunier ne donne pas de carottes, de même la gouvernaille ne cherchera jamais à faire le bonheur du populo.

Victime de la police

Dans l'après-midi de dimanche, vers les deux heures, rue de la Banque, un prolo tirait un coup de revolver sur un sergot et le mouchait salement à la tête; d'une seconde balle il en blessait très légèrement un autre, à l'épaule.

Arrêté illico et conduit au poste, le meurtrier interrogé a dit :

« Je me nomme Joseph Leymarie. Je suis né à Forges, dans la Corrèze, en 1876. J'exerce la profession de garçon de cuisine. J'habite rue d'Aboukir, 43, et je suis sans travail.

« Depuis quinze jours, je n'ai presque rien mangé. J'ai voulu vendre une malle hier. On m'en a offert un prix dérisoire. J'ai refusé. J'ai passé la nuit dernière à errer autour des Halles.

« Ce matin, je suis allé rue des Francs-Bourgeois vendre mon pardessus à un brocanteur. Il m'en a offert six francs et m'a déclaré qu'il irait me payer chez moi. La bizarrerie de son attitude m'a fait penser qu'il avait été prévenu par la police, qui, je le sens, me surveille depuis plusieurs mois déjà, et qui, parce que je suis anarchiste, m'a fait perdre la place que j'occupais dans un grand restaurant des boulevards.

« Je savais si bien être en butte aux tracasseries de la police qu'il y a un mois j'ai acheté le revolver dont je me suis servi aujourd'hui. Dès ce moment, j'avais l'intention de me débarrasser de mes ennemis qui, assurés de l'impunité, me poursuivent partout.

« Aussi, persuadé que j'allais être arrêté, je laissai mon pardessus chez le brocanteur et m'en allai droit devant moi avec l'intention de tuer un agent. Sur mon chemin, j'en rencontrai plusieurs qui ne faisaient pas mon affaire. Ce n'est qu'au coin de la rue de la Banque et de la rue des Petits-Champs que j'aperçus enfin un gardien qui avait été mis là pour me surveiller. Je m'approchai de lui et je lui tirai un coup de revolver. »

Des déclarations du pauvre bougre ainsi que des enquêtes faites par la rousse chez ses patrons ou on n'a eu que de bons tuyaux sur son compte, il résulte que le malheureux avait la manie de la persécution. Il voyait des roussins partout ! Si quelqu'un le frôlait, si un inconnu arrêtait par hasard les yeux sur lui, ceux-ci étaient des policiers chargés de le suivre à la trace.

Fort bien ! Mais, nom de dieu, ce qu'on oublie de nous dire c'est par quelle filière a passé le cerveau de Leymarie pour arriver à être tourneboulé par la manie de la persécution.

La police a oublié de jabotter là-dessus. Et ça s'explique : elle eut dû s'accuser elle-même !

Si, à l'heure actuelle, un sergot râle sur un lit d'hôpital, la caboche trouée par la balle du revolver de Leymarie, c'est sa faute à elle.

Depuis les lois séculaires, la rousse fait des siennes avec un toupet infernal : elle règne en maîtresse, sans que personne gueule contre elle. Lors des mascarades en l'honneur du tsar, elle a fait des ribambelles d'arrestations ; un policier de la préfectance a avoué à un rédacteur du *Soleil* que la rousse a le droit, si ça lui plaît, de faire foutre dedans la moitié de Paris, à propos de bottes.

Pas un quotidien républicain n'a gueulé contre cette déclaration !

Cassagnac seul a protesté. Hein, voilà qui est renversant : Cassagnac tartinant au nom de la liberté.

Conséquemment, pourquoi la police se gênerait-elle ?

Voici donc ses pratiques journalières : dès qu'un bon bougre est suspecté d'être anarcho, il est noté à la préfecture et, désormais, il est soumis à une surveillance continue ; un policier, le *pointeau*, passe chez lui, tire les vers du nez du pipelet, va ensuite questionner le bistrot où il boulotte et, qui pis est, s'en va casser du sucre chez le patron où il travaille.

Si celui-ci est un peu andouillard, la vue d'un policier le retourne et, illico, il saque son ouvrier. Si le singe est un peu dessalé, il répond qu'il se fout des opinions de ses ouvriers et n'exige d'eux que du bon boulot.

Mais comme le policier revient, pour le moins, deux ou trois fois la semaine — si ce n'est une fois par jour — le patron a vite soupé d'un tel fourbi ; alors pour s'éviter la visite du *pointeau*, il fout son nègre à la porte !

Voilà le bon bougre sur le pavé : il mange de la vache enragée... et réussit à décrocher un nouveau patron.

Hélas ! c'est toujours le même tonneau ; le *pointeau* revient à la charge et le prolo n'est pas long à être balancé !

Voilà où nous en sommes après 27 ans de République !

—0—

Leymarie n'a-t-il pas été victime du *pointeau* ? Voilà ce qu'il faudrait nous dire !

Il est probable qu'il n'a pas été plus bidard que quantité de prolos : la police lui a fait perdre son turbin et, la mistouffe aidant, la manie de la persécution l'a tourneboulé.



Les Supérieurs s'en mêlent !

Hé, les bons bougres, c'est épatant ce que le respect de la Grande Famille est en baisse !

Ça s'effrite et, tout doucement, ça coule à l'égoût.

Ce qui est rupin, c'est que les galonnards poussent à la roue : ils s'engueulent à tire-larigot, tout en cassant du sucre, — s'accusent de barbotages et de tripatouillages et se barbouillent mutuellement le museau de leurs propres ordures.

C'est d'abord un capitaine de frégate, monsieur Picard-Deshelan qui vient d'adresser à l'Aquarium une pétition qui n'est pas à l'avantage d'un tas de jean-foutre, galonnards dans la marine.

Le capiston casseur de sucre raconte l'histoire d'un lieutenant de vaisseau, surpris en flagrant délit de détournement de rations de bidoche appartenant à l'équipage.

Si un simple mathurin eut fricotté, kif-kif ce supérieur, n'est avis que son affaire eut été plus claire que de l'encre.

Mais les galonnards sont comme les loups : ils ne se bouffent pas entre eux !... Alors on a sauvé « l'honneur » de la Grande Famille. Savez-vous comment ?

En nommant capitaine de frégate, au choix, l'officier chapardeur !

Voilà qui prouve que nous sommes tous égaux devant la garce de loi ! Ce que c'est que d'avoir du galon : au lieu d'être trimballé devant un conseil maritime, comme ça arrive à tout simple cabot d'ordinaire qui a chippé la moindre bricole, l'officinar est monté en grade !

Et il en casse du sucre le commandant Picard !

En somme, c'est pas le dégoût du militarisme qui l'inspire, c'est simplement la rage d'avoir été démonté de son commandement par une grosse légume, l'amiral Duperré. Ce monsieur n'est fiché pas oublié dans la pétition ! Il est tout simplement accusé d'avoir déserté devant l'ennemi, pendant la guerre de 1870-71.

Bougre ! Voilà qui n'est pas banal dans les états de service du doyen des amiraux, — ce qui ne l'a pas empêché, ce galonnard, de coller des soixante jours de fers à des pauvres mathurins qui s'était fichus en bordée de vingt-quatre heures.

—0—

L'officier, signataire de la pétition, demande qu'il soit fait justice.

Pour ça, il s'adresse aux députés. Quelle couche, mes enfants !

D'où sort-il celui là, pour être siffaïf ?

Comment, il n'a vu que salauderies et injustices se dérouler tout le long de sa vie de soldat et il s'adresse, pour changer ça, à ceux qui engendrent ces salauderies et ces injustices !

Il en reviendra de ses illusions, le bougre ! Il n'ira pas jusqu'au bout — non que le cœur lui manque, — mais il trébuchera en route. Et ça, parce que les matadors de la haute lippée de la flotte et de la guerre, s'aligneront pour lui clouer le bec.

Ils empêcheront son cassage de sucre de se répandre.

Du reste, le type a déjà essayé une sentence qui n'était foutre pas dans une musette.

C'est le commencement de la « justice » qu'il réclame !

Il avait eu la gnolerie de demander une audience à Félisque. Le tanneur n'a rien voulu savoir ; il s'est contenté de le moucharder au ministre de la marine, lequel a foutu sur les pattes du rouspéteur.

—0—

Un autre galonnard n'a pas cherché si loin pour se faire rendre justice ; c'est le major Baradat. Seulement, il n'a pas été veillard : il vient de ramasser deux ans de prison et la destitution, pour avoir collé un pain sur la hure du lieutenant-colonel Mertian, commandant les batteries alpines.

Il a eu de la chance d'être major, car un marron sur le galon d'un colon, ça vaut plus de deux ans pour un simple trouffion.

N'importe, m'est doublement avis que le respect s'en va !

Un major cogner sur un colon, c'est pas commun... à moins que ça le devienne !

L'affaire est arrivée un jour que le colon faisait de la morale à Baradat : « Que sa femme était ci et ça, et qu'elle avait des dettes... » Le major, furieux de voir un étranger se mêler de son ménage a laissé tomber une mornifle sur la tronche du moraliseur.

Si le colon était resté à siroter des pernod, ça ne lui serait pas arrivé !

—0—

En vérité, je vous le répète : C'est un mauvais présage pour les culottes de peau, quand on voit les galonnards eux-mêmes s'insurger contre les réglements !

Que peuvent dire les simples pékins en de pareils cas ?

Il ne leur reste qu'à marquer les bochons encassés par le « prestige militaire » et à dire aux gradés rouspéteurs :

« Mes bons messieurs, faites comme le nègre de Mac-Mahon : continuez ! »

Et ils continuent !... Reliquez la babillarde suivante, elle vaut l'os :

« Il s'est passé dernièrement à Alger un fait qui n'est pas de nature à élever le prestige des tribunaux militaires.

« On jugeait un chasseur du 2^e bataillon « d'Afrique, accusé d'outrages et de menaces envers un supérieur, le caporal Bigot.

« L'accusé prétendait n'avoir fait que riposter aux insultes du caporal, et deux témoins cités confirmaient son dire ; mais leur déposition se trouvant en contradiction avec la

« déposition du caporal, le commissaire du gouvernement les accusa de faux témoignage et les fit arrêter immédiatement et juger.

« L'un d'eux fut condamné à deux ans de prison pour faux témoignage et, comme il se révoltait devant ce fait inique, il reçut deux

« ans de prison de plus, pour outrage à l'audience.

« Ainsi, voici un homme condamné à quatre ans de prison pour avoir contredit un caporal ! On ne fit pas d'enquête d'instruction, on

« ne démontra pas qu'il avait menti... Non ! il avait contredit un caporal, le délit n'avait pas besoin d'être démontré autrement.

« Le second témoin ne put être jugé par le conseil de guerre ; libéré du service il

« échappait aux juges militaires, il fut déféré à la justice civile ; l'affaire se corsa.

« Le juge d'instruction voulait conclure au non-lieu, mais, ne tenant pas à assumer seul

« la responsabilité d'un affront à la juridiction militaire, il renvoya le prévenu devant le

« juge correctionnel.

« Là, le prévenu de faux témoignage renouela ses déclarations avec d'autant plus de

« liberté qu'il était devant des hommes ressemblant à des juges. Ses explications nettes et sincères lui eurent rapidement conquis la

« sympathie de la barre et du public très nombreux.

« La tâche de l'avocat fut facile ; cependant, par courtoisie, les juges ne voulurent pas se prononcer immédiatement, ni ordonner l'acquittement du prévenu ; ils préférèrent remettre à huitaine.

« Mais que penser des tribunaux militaires, condamnant de pauvres diables contredisant un caporal ? »

« Je l'ai déjà dit bien des fois, notre code militaire est plus que barbare, il est féroce, il n'est pas approprié à nos mœurs, à notre état social, à notre civilisation: de plus, il est appliqué brutalement... »

« En voilà deux qui auront dans le cœur la haine de tout ce qui représente la force et le pouvoir. »

Elle n'est pas mal, cette babillarde, n'est-ce pas les camarades ?

Eh bien, son auteur est un commandant !

Décidément la Grande Famille est malade !

Marchands de Charité

Le turbin ne va pas, nom de dieu ! voilà ce ce qu'on entend de tous les côtés. Tous les frangins qui ne sont pas nichés comme des rats dans un fromage de Hollande, — c'est-à-dire la grande foultitude des travailleurs, — toujours à la merci d'un chômage ou d'un caprice du singe, commencent à la trouver dure, surtout à l'entrée de l'hiver.

Où, y a pas d'erreur, voilà le frio qui rapplique ! Le prolo sans travail, le misérable chômeur, après avoir usé ses godillots sur le trimard pendant l'été, roule maintenant ce qui lui reste de semelles sur le pavé visqueux de Paris: il va de boîte en boîte, pelé, galeux, ramassant les engueulades des patrons et les averse, quand il tombe de la lance, ce qui n'est pas rare, dans cette chienne de saison.

Où, faut voir comme le pauvre bougre est reçu quand il va demander du turbin. On a plus d'égard pour un chien crotté, mille tonnerres ! celui-là, au moins, il se trouvera encore une bonne vieille pour le garder dans sa piôle et lui foutre sous la dent quelque rognure. Pour le prolo, macache ! dès qu'il paraît dans les boîtes, les frangins qui sont au turbin lui font des yeux de travers ; pour un peu ils grogneraient comme un cabot qui croit qu'on veut lui voler son os.

Où, c'est dégueulasse, mais c'est comme ça ! Nous autres prolos, nous sommes souvent plus mauvais pour nos pareils que les singes et les gouvernants.

Faudra que ça change, nom de dieu !

Quant aux singes ou aux contre-maîtres, ils toisent le nouveau venu et le foutent à la porte, comme s'il apportait le choléra dans la boîte.

Ah ! bon dieu ! dans ces moments-là, il vous arrive de ces rages !...

Mais c'est pas tout ça ! Il s'agit de croûter, et le pauvre bougre sans le rond et sans turbin est bougrement embarrassé. Longtemps, il rogne sur son appétit, il ne bouffe qu'à moitié ou au quart.

Et c'est des sales rognures de bidoche, dont les bouffe-galette et les pleins-de-truffes ne voudraient pas pour leurs animaux domestiques, qu'il se colle dans le fanal !

Mais il arrive un moment où il n'a plus même un rond pour acheter du pain ! Pour le coup y a pas d'erreur, faut qu'il mendie ou qu'il crevé ! c'est alors que, tout ramolli, sans force, déjà presque à moitié camardé, le pauvre bougre tombe dans les panneaux des marchands de charité.

Ceux-là, bon dieu ! qu'ils soient laïques ou raticions, protestants ou catholos, c'est tous une salle racaille qui profite de la faim pour faire ses petites affaires.

Y en a des mille et des cent, de ces sacrées « œuvres charitables », comme on les appelle. L'œuvre des petits paquets de bois, et un tas d'autres kif-kif bourriquot où l'on fait travailler les prolos dar-dar, en leur foutant à peine de quoi croûter, — de l'eau chaude et de la carne pire que la vache tuberculeuse qu'on fait bouillir aux iroubades ! Quand le prolo a assez turbiné, au bout de quinze jours ou d'un mois, on le fiche à la porte, et il se trouve encore plus dans la classe qu'avant.

Je ne parle pas de toutes les sacrées mômeries, messes, signés de croix, prières et autres foutaises qu'ils vous forcent à faire dans leurs turnes dégoûtantes ! Y a pas de singeries qu'on ne ferait pas, quand on a le ventre vide !

Y a encore : Ne jetez pas vos vieux corsets ! Une espèce d'œuvre qui serait presque rigolarde, si elle n'était pas loufoque et dégueulasse ! Les vieux idiots, plus roublards cependant qu'on ne croit, qui sont à la tête de cette usine, recommandent aux putes jeunes et vieilles

qui fréquentent les confessionaux de ne pas jeter leurs vieux corsets !

C'est pas dur, nom de dieu ! Aussi cette charité commode va-t-elle à ces catins !

Avec les baleines de ces vieux corsets, les chariteux fabriquent je ne sais quel produit épastrouillant ! Quand je dis « fabriquent », comme toujours, ça n'est pas exact, c'est « font fabriquer » qui est vrai.

C'est aux prolos qu'ils ramassent sur le pavé qu'ils font faire tout ce fourbi, en les nourrissant, naturellement, plus mal que des cochons.

Où passe la galette qu'en retirent ces chariteux ? Ça, personne n'en sait rien. Probablement à graisser les boyaux de Léon XIII.

— 0 —

Mais ceux qui me dégoûtent le plus, dans cette bande desaluds qui vivent de la charité, — après les escarpes du grand monde et leurs garces d'épouses, qui se bourrent de truffes et se décolletent jusqu'au nombril en l'honneur des pauvres, — ce sont les journaloux qui geignent constamment et pissent de l'œil sur ce qu'ils appellent les malheurs des humbles.

Les humbles ils s'en foutent un peu !

N'empêche qu'avec leur tartines humanitaires, les chieurs d'encre se font cent mille francs par an ! Ils ont des piôles princières, ils ont larbins et quelquefois chevaux et voitures.

S'ils n'osent pas aller jusque-là, c'est que vraiment ils ont peur que les cailloux ne sortent tout seuls de la terre, et que la boue des rues leur saute d'elle-même au visage, si personne n'ose la leur jeter !

Quelquefois de pauvres bougres ont été assez naïfs pour aller les trouver, quand ils étaient dans la purée, en pensant peut-être qu'étant si charitables, ils s'intéresseraient à eux et leur trouveraient du turbin !

Va te faire foutre ! Les larbins ont tôt fait de les remballer : le chieur d'encre est en train de pondre ! c'est bien beau quand le concierge ne les arrête pas dans l'escalier !

Faut plus que les prolos coupent dans ce truc-là !

Foutons nous bien dans le siphon que ces salauds-là sont des bourgeois comme les autres, et peut-être plus mauvais, parce qu'ils sont plus hypocrites !

Populo, méfie-toi de ceux qui parlent tout le temps de charité et d'humanité, et qui en ont plein la bouche ! Ceux-là encore n'en veulent qu'à ta belle galette.

Envoie-les rebondir, mille dieux !

LE BON FIEU



Héros Arméniens

Le soir du gala à l'Opéra, en l'honneur du tsar, sur la place où les andouillards curieux étaient empilés, une bande de 170 réfugiés Arméniens défila, se rendant à la gare Saint-Lazare, à destination d'un patelin plus hospitalier que notre république de crotte.

Hein, quel contraste !

La France foutant hors de chez elle ces pauvres victimes du despotisme et léchant le croupion à l'Empereur-Dieu...

Dan, l'un est la conséquence de l'autre !

Turellement, parmi les curieux qui poirottaient place de l'Opéra, aucun n'eut un regard de pitié pour les Arméniens ; aucun ne songea que si le tsar — d'accord avec ses larbins les gouvernants de France — avait voulu lever le petit doigt, les Turcs auraient cessé de tuer.

Et quels massacres !

Tout ce qu'on a raconté est au-dessous de la réalité : l'histoire de l'Arménie, ces dernières années, se résume en une kyrielle interminable d'égorgements, de tortures, d'incendies, de viols et de pillages... Les Turcs s'en sont payé à cœur joie !

Un de ces Arméniens, qui, le soir du gala, défilèrent place de l'Opéra, a raconté l'histoire d'un bey qui s'était fait un harem avec une quarantaine de jeunes Arméniennes enlevées et qui, un beau jour, les tua une à une de sa propre main, parce qu'elles n'avaient pas consenti à danser devant lui toutes nues ; il a ra-

conté qu'en plein jour il a vu des Turcs outrager des femmes dans les rues, puis les égorger et les dépecer avec rage, — il en a vu d'autres violant des cadavres de femmes... Quant à lui, il a perdu toute sa famille, sauf une petite sœur qu'il a sauvé en passant des jours et des jours dans les montagnes...

Ceux qui arrivent de Constantinople racontent des histoires du même tonneau — qui ne varient que dans les détails : ils ont entendu des policiers engueuler les tueurs parce qu'ils ne tuaient pas assez ; ils ont vu un vieux molah à la tignasse blanche, enragé de fanatisme, broyer des cadavres d'enfants sous ses talons, enfoncer ses doigts dans les ventres déchirés d'Arméniens ; ils ont vu des portefaix turcs, boire le sang des victimes, à même les plaies, dans l'espoir de gagner le paradis ; sur le pont de Stamboul, ils ont vu un père de famille agrippé par une bande de tueurs qui se sont amusés à l'écarteler lentement et ont ensuite jeté les morceaux à la mer...

Ce qu'ils ont vu aussi, c'est le jemenfoutisme des ambassadeurs devant ces horreurs...

Pour faire pendant à ces hideurs, ils racontent la vaillance des révolutionnaires ; ici, nous n'avons guère connu en détail que l'attaque de la Banque Ottomane. Y a pas que là pourtant, où les Arméniens se soient conduits en héros.

Les révolutionnaires s'étaient entendus pour faire du grabuge sur plusieurs points de Constantinople à la fois ; leur plan n'a réussi qu'en partie... Voici, pigé dans la *Revue Blanche*, ce qui s'est passé à Psamatia :

Dans les trois étages d'une maison se trouvaient réunis les deux sœurs, la mère, le père et le frère d'un jeune professeur du nom de Missakian, ainsi qu'un groupe de jeunes Arméniens, ayant à leur tête le maître d'école Arménak Knouni, chef de cette bande familiale. Dès le mercredi matin, 26 août, jour de l'attaque de la Banque, Knouni avait exalté ses amis par une allocution ardente, les jeunes filles avaient chanté une chanson révolutionnaire et tous s'étaient préparés à la mort. La bande se divisa en trois, et se posta à chaque étage, chacun ayant à sa disposition des revolvers et des bombes en grande quantité.

Au premier coup de feu, les soldats, les hommes de police et les gendarmes à cheval accoururent vers la maison, tâchant d'y pénétrer et d'écraser l'émeute. Les bombes, les balles pleuvaient sans trêve des trois étages ; les Turcs eurent des pertes considérables et personne ne pouvait s'approcher de la maison. D'innombrables balles avaient troué la façade sans atteindre un seul des manifestants.

Jusqu'au soir le combat a duré, acharné ; la mère et les deux jeunes filles chargeaient les revolvers, donnaient les bombes, en lançaient elles-mêmes, et les hommes continuaient à grêler la mort sur les soldats qui arrivaient de plus en plus nombreux. Le soir, on a vu plus de cinquante charrettes remplies de cadavres de soldats turcs traverser Psamatia et se diriger vers le cimetière de Yedikoulé. Un moment, un capitaine turc est venu haranguer les manifestants en les suppliant de cesser ; Knouni lui a répondu qu'« à la conduite d'un sultan fou, les Arméniens exaspérés ne pouvaient répondre que par une conduite folle, qu'ils avaient soif de venger leurs milliers de frères massacrés et qu'ils ne cesseraient pas jusqu'à la dernière bombe et à la dernière balle. » Alors le capitaine l'a menacé de le faire écharper s'il ne se rendait pas ; Knouni lui a montré des bombes dans une main et un revolver dans l'autre, et il a crié : « Celles-ci sont pour vous, et ça c'est pour moi ; vous ne m'aurez pas ! »

Et il a continué. Toute la nuit on a fait feu des deux parts.

Cela a duré jusqu'à sept heures du matin. Mais Husni-Bey, le directeur de la police, qui était arrivé de Stamboul, avait donné l'ordre d'entrer dans les maisons attenantes à la terrible maison, de trouer les murs et d'arriver ainsi dans la maison où se trouvaient les révolutionnaires. A sept heures, on n'avait déjà plus ni bombe ni balle ; un seul mur restait à trouer : on entendait déjà les coups de hache ; hommes et femmes, tous prirent un poison, pour ne pas tomber vivants aux mains des Turcs ; et, au moment où le mur de la chambre céda sous les coups des soldats, Knouni se déchargea le revolver dans la bouche. Les Turcs le trouvèrent mort. Ils lui coupèrent la tête et la pendirent à la fenêtre. Les autres étaient morts aussi, excepté les trois femmes

qui avaient pris le poison à trop petite dose. Elles furent incarcérées. »

Et ces actes ne sont pas uniques !

Dans cette même journée, des faits identiques se déroulèrent à l'école communale de Psamatia : là, une dizaine de jeunes Arméniens déquillèrent, à coup de bombes, un grand nombre de soldats et démolirent presque, à la dynamite, une caserne posée en face de l'école.

Dans la même journée encore, une jeune fille, toute seule dans sa maison, jeta des bombes, pendant cinq ou six heures sur les soldats dont elle tua une centaine. Elle fut arrêtée.

Le lendemain ce fut une autre antienne ! Les Turcs, fous de rage, excités par le sultan, encouragés par l'attitude des ambassadeurs, massacrèrent à gogo.

—o—

Comment tout ça finira ?

Evidemment, un de ces quatre matins l'Empire Turc sera fichu en capitotade.

Le populo turc lui-même commence à faire de la rouspétance : il se rebiffe lui aussi ! Il voudrait voir la fin de l'oppression et de l'exploitation qu'il endure, — et qui n'est fichre pas piquée des vers.

Il est même certain que la puissance du sultan s'évanouirait vite, si ce monstre n'avait pas l'appui des gouvernants européens, — surtout de la Russie et de la France.

L'empereur russe veut que la Turquie reste nature, en attendant qu'il soit assez calé pour fiche la patte sur Constantinople — et la France consent !

Il fut un temps où notre patelin avait la réputation d'être le refuge des opprimés de tout calibre.

Cette saison est passée !

A COUPS DE TRANCHET

Frasque policière. — Le jour de la Fête des Morts, les policiers se sont tenus en permanence sur la tombe de Vaillant, au cimetière d'Ivry.

Un prolo ayant voulu y déposer un bouquet, la pestaille l'en a empêché. Il paraît même qu'on l'aurait fichu au bloc.

Vive la liberté !

Mince d'égalité! — Un crétin, un jeune aristo, le sieur Bertrand de Cazeau, ne pouvait réussir à passer son bachot; comme son papa de marquis voulait poser pour avoir un rejeton instructionné, on embaucha un pauvre bougre pour subir les examens à son nom.

De là une kyrielle de faux en écritures.

Le pot-aux-roses ayant été découvert, la bande a passé en assises à Melun et tous ont été acquittés.

C'est très bien !

Par exemple, je ne conseille pas à un prolo de faire la dixième partie de ce que se sont permis ces aristos : ce qu'il serait salé, le frangin !

Riche fraternité. — La misère va toujours bon train : Avenue Trudaine on a ramassé un vieux, sans connaissance; revenu à lui, il a déclaré n'avoir pas bouffé depuis 48 heures. Rue Legendre, c'est un autre vieillard qui, en tombant d'inanition, s'est fendu la tête.

Rue du Maroc, dans une misérable piôle, on a déniché le père Lauvergnat, âgé de 72 ans, mort de faim.

Rue Stephenson, c'est une pauvre bougresse, la mère Veroux, qu'on a trouvée aphyxiée.

C'est y tout?... Hélas non ! Y a quantité d'autres victimes qu'on ne connaît pas.

En compensation, mossieu Félix digère toujours bien !

Patrons assassins. — A Aubry, dans l'Aisne, à l'usine de Villette, un prolo, Wilmot, se permit de répliquer au directeur du bagne.

Illico, celui-ci d'un coup de marteau lui écabouilla la tête.

Et de deux :

A Neuilly-sur-Seine, un tailleur de pierres, Isidore Pichot, alla réclamer à un jean-foutre d'entrepreneur en maçonnerie, nommé Collet, 14 francs qui lui étaient dûs.

Le singe aidé de sa guenon et de ses fils assommèrent si bien le prolo qu'il en est mort dans la nuit.

Y a pas eu de bouzan dans les quotidiens à propos de ces horreurs.

Pardienne, les chieurs d'encre trouvent naturel que le patrons tuent les prolos.

Ah foutre, quelles gueuleries, si c'était l'opposé : si un prolo avait mouché un capitalo !



Malheur aux pauvres

Encore une victime de ce maudit distinguo du tien et du mien !

C'est Jacques Blanqué, un chevrier d'Orfilla, un gas costaud et bon zigue, que la cour d'assises de Perpignan vient d'expédier aux travaux forcés à perpète.

Le pauvre bougre était en bisbille avec un richard voisin, Carboneil, au sujet d'un patus dont tous deux revendiquaient la propriété.

Tout le malheur est venu de ce cochon de patus, — tout juste bon à servir de lapinière !

Depuis des temps, la famille Blanqué jouissait de ce terrain, sans valeur pour un richard tel que Carboneil. Mais, rapace comme tous les richards, un jour vint où le Carboneil se prétendit proprio du patus : il fit procès sur procès et ruina les Blanqué !

Dam, du jour où le différent fut porté en justice, ça ne fut pas fini ! Les chicanous y faisant leurs choux gras, l'affaire traîna bougrement en longueur.

Or, comme les juges prononcent d'après leur sentiment, au lieu de rendre leurs sentences à coups de dés, au zanzibar, kif kif Bridoise, — ce qui est le système de jugerie le moins mauvais, — le résultat était à prévoir : Carboneil étant riche, Blanqué étant pauvre... y avait pas d'erreur : Carboneil devait gagner. C'est ce qui arriva !

Quand Blanqué se vit livré sans défense aux manigances de son adversaire qui, grâce à son pognon, avait degotté des témoins complaisants, le gas s'aigrit, s'exaspéra et, de fil en aiguille, un beau matin, il en vint à épauler son fusil et à déquiller le richard Carboneil. Ça fait, il alla se constituer prisonnier.

Le pauvre naïf s'imaginait que les jurés ne pourraient pas faire moins que de l'acquitter, lorsqu'ils connaîtraient exactement les tenants et les aboutissants de son acte.

Ce qu'il se blousait ! Il ignorait que les faits, tripatoillés par le juge instructionneur, arrivent déformés au jury qui se prononce trop souvent comme le désirent les marchands d'injustice.

C'est ce qui est arrivé. Malgré que son défenseur ait chouettelement jaspiné et conclu en demandant son acquittement, — c'était une illusion de l'espérer.

Blanqué n'est toujours pas riche.

Au contraire, il est plus pauvre que jamais ! Donc, il a été salé : on l'a condamné aux travaux forcés à perpète.

Le pauvre gas n'en revenait pas d'un pareil verdict ! Le malheureux naïf se croyait sûr d'être acquitté : il devait pourtant savoir ce que vaut la justice...

Quand il a eu compris qu'il était cuit, il est entré dans une sacrée colère et a fait de la rouspétance. Et ferme ! Il s'est débattu comme un diable et les gendarmes ont quasiment dû le porter du Palais d'Injustice à la prison.

Le populo qui, en foule, a reluqué ce spectacle était bougrement éœuré, — mais nul n'a eu le nez assez creux pour dire aux pandores : « Ce que le jury n'a pas fait, nous le faisons : nous acquittons Blanqué... Donc, qu'il joue de la fille de l'air !... »

Roussins sociaux

Le comptoir correctionnel de Narbonne vient d'administrer 50 balles d'amende, — bon poids, c'est à dire avec les frais — au copain Bordat.

Et ça, pour outrages à un agent !

Ça s'est passé dans une réunion publique; le copain, fichu en rogne par les brutalités des roussins à l'égard d'un camaro qu'ils embarquaient, dit à une des pestailles :

« Pour des agents d'une municipalité socialiste, vous faites une vilaine besogne ! »

Crac ! il n'en fallut pas davantage; Bordat fut poursuivi pour la couillonnade connue : « Insultes aux agents dans l'exercice de leurs fonctions. »

Sans changer de main, les enjuponnés du comptoir ont collé un mois de prison à un autre copain, Serny, qui dans une réunion protestante, protesta en clamant : « Vive l'anarchie ! »

Très crânement, il a expliqué aux écrevisses du comptoir, qu'il ne regrettait rien et qu'à la prochaine occase, à l'avance, il avalerait un œuf frais, — histoire de se clarifier la voix.

Le boute-en-train de ces condamnations, un brigadier de la rousse, est un des plus chouettes larbins de Ferroul, le roi de Narbonne. Le birbe, ex-ramasseur de crottin municipal, a monté en grade en raison des services rendus; une de ses plus belles campagnes, fut le bacchanal, emmanché avec d'autres birbes de son calibre, à une réunion de Sébastien Faure, en 1891; les braillards ne turent leur bec qu'après avoir fait dissoudre la réunion. Le ramasseur de crottin — un des plus enragés — beuglait comme trente-six bourriques que Faure était un mouchard payé par Constans.

Le nerf qu'il déploya ce soir-là, lui valut de l'avancement : peu après, Ferroul le bombardait policier, — ça valait bien ça !

L'AMIRAL-CAPUCIN

« Connaissez-vous Cuverville ? »

— Non !

Tant pis, car c'est un type pas commun que le nouveau commandant de l'escadre active. Ce bougre d'amiral a raté sa vocation : c'est marchand de patenôtres et d'oremus qu'il eut dû se foutre !

Quand il baguenaude dans les rues de Toulon, il va les yeux à terre, afin que la vue du sexe n'émoustille par ses mauvaises pensées; d'autre part, son ordonnance assure, qu'en guise de cuirasse, il porte sous son gilet de flanelle un régiment de scapulaires et de médailles.

Il n'a qu'un dada, ce cul-bénit: transformer chaque bâtiment en capucinière.

Lorsqu'il commandait la division du Pacifique, il fit réciter des rosaires et chanter des cantiques à son équipage, pendant plus d'un mois, afin d'assurer le succès de la mission qu'il confiait au jésuite Dorgère, auprès de Behanzin.

Le torchon-amiral flottait alors à bord de la Naïade; voilà qu'un beau jour le Cuverville s'aperçut que l'allégorie placée à la proue du bâtiment était ornée de deux superbes tétons.

— Scrogniengnieu, je veux pas de tétons, à bord ! Ça va foutre une chiee de folichonneries en tête à l'équipage et y aura plus mèche de leur faire débiter des rosaires. Veux pas de ça, moi !... Rentrez dans le sang la tripaille, ça doit pas se montrer ces affaires-là, tonnerre de Brest !

Et illico, il fit rabotter les pauvres bougres de tétons.

Tartuffe se contentait de couvrir les nichons de son tire-jus ;

Cuverville fait le poil à Tartuffe !

Hein, les bons bougres, croyez-vous que c'est complet, comme crétinisme ?

Oh mais, y a pas que ça : comme la devise « Honneur et Patrie ! » qui est collée sur le bateau ne lui allait qu'à moitié, il a fait biffer le mot « Honneur » et inscrire le mot « Dieu » à la place.

« Dieu et patrie ! » y a que ça de vrai ! Pour ce qui est de l'honneur, l'amiral l'a quèque part.

On n'en finirait pas à dévider les raticonnades de cet ostrogoth de bigot !

L'an dernier, il avait transformé le Trident en chapelle et lui avait collé, à terre, une église de la localité comme succursale.

Bombardé commandant de l'escadre active il a accouché d'un ordre du jour réclamant l'aide du Père des Mouches.

Le Père des Mouches étant resté sourd à ses appels, illico, il a pissé un autre flanche afin de régler la célébration du « service divin » à bord des bâtiments de l'escadre.

Mais, quelle veste a remporté l'amiral ! Sur 700 hommes d'équipage à bord de son vaisseau, huit pochetées seulement ont eu la gnolerie d'assister à la messe du dimanche 18 octobre.

—o—

La veille du jour où le Cuverville a pris le commandement de l'escadre, un autre galonnard, l'amiral Gervais, décanillait de Toulon. Son départ fut pour les galonnés l'occase d'une petite manifestance. Tous ces oiseaux ne révent que d'un horrible carnage qui foutrait en évidence un général quelconque, ce qui nous amènerait d'autor au régime du sabre.

La poire de Félix ne plaît que médiocrement à tous ces revanchards et ils ne seraient pas fâchés de la voir remplacée par le groin d'un panaché. Les capitalos eux aussi sont tout prêts à sucer les doigts de pied au César qui rétablira l'ordre en supprimant les mécontents.

Pour ce qui est des calotins, ils font des petites répétitions en musique de leurs Hosanna.

Qui sera le libérateur ?

Des tournées d'eau d'af sont engagées; les parissont ouverts... Sera-ce le Gervais de Cronstadt, le Dodds du Dahomey ou l'Archinard du Soudan ?...

On ne sait encore !

Félicite, de son côté, essaie de jouer ce rôle : il se donne des magnés royales; d'autre part les ministres déclarent que le programme consiste dans une guerre acharnée aux idées avancées avec le concours des réacs de toute farine, — et ils affirment qu'ils ne reculeront devant rien pour s'assurer cet appui.

Pour ce qui est des traîne-sabres, ils n'attendent pas qu'on fasse appel à leur concours : ils prennent carrément position contre les idées de liberté !

Qui donc sera le libérateur ?...

Si ça ne dépend que des galonnés — surtout ceux de la marine, — dont les bons bougres de Toulon ont put jauger le réactionnarisme et la bigotterie, cet oiseau-là sera pondu par quelque capucinière.

Pour qu'il vienne vite, cette gradaille, qui s'abstient même de prononcer le mot « république », crainte de s'écorder la gueule, récite des chiées d'oremus et, en attendant que vienne le moment des grandes boucheries humaines, s'entretient les tripes en état en les bondant d'alcool.

Reste à savoir si tous ces chamarrés ne se montent pas le bobècheon ?

Dieu est loin, — bien loin !... et le populo est moins gourde qu'ils ne l'imaginent.



Ces foutus ânes bâtés, qu'on appelle des économistes, nous chantent sur tous les tons les bienfaits du morcellement de la terre. Grands conservateurs devant le petit lopin, — du moins en théorie — ils nous rabâchent sans fin ni cesse que c'est la propriété individuelle qui a assuré au paysan le bien-être et l'indépendance.

Ecoutez-les ruminer sur la crise agricole : s'ils ne la nient pas carrément, comme Gambetta niait la question sociale, ils se contentent de quelques palliatifs — perfectionnement de l'outillage — emploi des machines — emploi des engrais chimiques — multiplication du rendement. Excellentes choses qu'il est de plus en plus difficile de dégouter.

Autant aurait valu conseiller à la petite industrie agonisante d'employer les mécaniques galbeuses de la grande : au forgeron du village de copier le Creusot.

Sans doute, la petite propriété a été un progrès réel — pendant l'échenillage de 89 et 93 — en pleine Jacquerie, — alors que les seigneurs accrochés aux grands chênes ne percevaient plus les dîmes et autres saloperies de redevances et que le pouvoir actuel des Jacobins n'avait pas encore la force nécessaire d'imposer les taxes nouvelles. Alors, elle fit du cul terreux un autre homme, — il se sentit enfin maître de lui — et Michelet a pu dire avec raison que jamais en France on n'a tant labouré qu'en 1793.

Mais depuis ? Que d'avaros sont tombés sur le poil du petit propriétaire ! Que les vieux interrogent leurs souvenirs et ils verront, après les tueries du bandit Corse, l'usure faire flores. Que de salopiards n'ont pas grossi leur sac d'écus en prêtant à 100 et 150 0/0 du blé soit pour la semence, soit pour la nourriture de la maisonnée.

Et il fallait s'exécuter, car les picailleurs étaient rares. Les routes n'existant pour ainsi dire pas, les produits de la terre se consumaient sur place et n'avaient aucune valeur marchande. Une année de disette survenait et les pauvres bougres criant famine devaient, quoique en rechignant, passer sous les fourches caudines du jean-foutre d'usurier.

Ce fut la belle saison du prêt sur rémérés, un fourbi analogue pour les immeubles aux opérations du mont-de-piété sur les objets mobiliers : la turne du pétrousquin et son petit champ arrondissaient d'emblée le domaine du gros richard.

On bouffait du pain noir et pas à pleines ventrées et dans la bicoque en torchis, péleméle avec les bêtes, il ventait et il gelait pire que dehors. En guenilles, nu-pattes comme des

cabots, la ribambelle des loupiots braimaient le froid et la faim.

Devant le curé s'appuyant de bons morceaux tout en prêchant le jeûne, devant le ric'ard insolent, on faisait petits. Mais, nom de dieu, à l'occasion on savait bien leur secouer les puces.

Notamment en 1847, année où le blé se vendit 40 francs le sac. Quantité de chameaux qui le cachaient ne le trouvant pas encore assez cher furent rossés d'importance.

—o—

1848 arriva et, avec, une grande effervescence. Dans tous les villages, la vie publique naquit. Dans les clubs on causait et chacun put y mettre son grain de sel : la légitimité de la richesse fut mis en doute... Hélas ! on se contenta de bavasser.

Quand, enfin, les paysans se décidèrent à agir, après le Coup d'État de Badingue, il était trop tard. Si, en juin 48, alors que les prolos parisiens se mesuraient avec les exploités et les traîtres on avait saisi l'occasion à la tignasse, la révolution aurait réussi.

Puis, voici encore la famine en 1855 et le paysan continue à vivoter coussi-coussa jusqu'après 1860 où s'amène enfin une amélioration relative.

Le pays se couvre de routes, de voies ferrées, de canaux; les traités de commerce créent des débouchés; les produits de la terre se vendent très bien.

Le campluchard simpliste ne voit que l'effet sans remonter aux causes : il oublie les paysans que Bonaparte a fait monter à la guillotine ou expédier à Lambessa et à Cayenne, et il s'idolâtre du bandit qu'il croit être l'auteur de son amélioration. Sedan lui ouvrira les quinquets.

Où est aujourd'hui cet âge d'or de la propriété paysanne ? où sont les neiges d'antan ?

Le phylloxera est venu, ravageant les vignobles, au point que la moitié de la terre est en friches; une série à la noire de mauvaises années, ajoutées à la concurrence des pays à grande culture lui ont porté un coup mortel.

Et, par dessus tout, l'État s'est montré plus rapace que jamais ! Les impôts deviennent de plus en plus formidables, tous ceux de l'ancien régime ont été ressuscités, — l'hypothèque a doublé ses ravages.

Les produits agricoles sont à prix dérisoire. La valeur des terres a baissé des deux tiers; il s'en vend plus au tribunal que par devant notaire.

En réalité, le paysan-proprétaire est tout bonnement le tenancier du banquier, de l'usurier, du perceuteur.

—o—

Aurait-il donc à perdre, s'il troquait sa situation de possesseur de quelques parcelles grevées d'hypothèques en celle de communier ?

Si tous les gas de la Commune, travaillaient en chœur, sur un fonds indivis et inaliénable, ne pourraient-ils pas employer ces chouettes machines que seule la grande culture utilise aujourd'hui ?

Retirant de la bonne terre tout ce qu'elle peut donner par un heureux mélange de la culture intensive et de la culture extensive, craindraient-ils les famines et la concurrence américaine et autre ?

En somme, le communisme est-il si nouveau ? N'est-ce pas grâce au travail en commun que nos pères ont pu créer les villages, percer les routes, défricher le sol, assainir les marais ?

Sans aller si loin, ne l'avons-nous pas vu pratiqué dans une certaine mesure, pendant la période de bien-être relative dont j'ai jabotté un brin plus haut ? Tous les gas du voisinage s'entraidaient pour les durs labeurs et en faisaient une partie de plaisir. Tout en massant ferme, on lampait de riches verrées et la besogne s'enlevait vivement : le rêve de Fourier sur le travail attrayant prenait corps.

Et ce n'était pas seulement à l'échange de coups de main, entre bons bougres, que se limitait ce communisme. Sans témoins, sans papier timbré, sur la route, derrière une haie, on se prêtait de l'un à l'autre une somme assez rondelette, — et cette confiance réciproque était rarement déçue.

Aujourd'hui, viédaze, c'est plus du tout ça. A force de prêcher son cochon de « chacun pour soi » la garce de bourgeoisie est arrivée à ses fins. Seule, comme un ermite, le gas de la cambrousse languit au mitan de ses lopins et la bonne ouvrage reste en retard.

Aussi, foutre, il est temps de se ressaisir et de faire reluquer au paysan le tableau de la grande culture communiste;

Lui expliquer que tant que le domaine de l'industriel, enrichi à la ville en payant ses

ouvriers dix fois moins qu'il ne produisent et en vendant leurs produits dix fois plus qu'ils ne valent), le château aux élégantes tourelles de l'aristo, le parc du financier youpin, les gras pâturages et le potager des nonnes ne seront pas rendus à la commune, il y a beaucoup de danger pour lui de tirer sempiternellement la langue.

Pour sûr, capet de dious, qu'il faut se préparer à mettre un terme à la mistouffe ! Quand, dans les villes, les patrons donneront leur démission d'exploiteurs, quand les actionnaires déchireront leurs titres, quand la Grève Générale luira pour de bon, ce sera à nous d'ouvrir l'œil.

On s'en ira, tout gentiment, trouver les gros colliers et — en leur expliquant qu'il y va de de l'intérêt de tous, — c'est bien le diable s'ils n'acquiescent pas à nos désirs,

Et surtout, il ne faudra pas manquer d'envoyer faire foutre les bonimenteurs à la langue bien pendue, qui voudraient prendre la place des messieurs actuels, tout en nous promettant plus de beurre que de briehton.

Nous sommes assez grands pour faire nos affaires nous-mêmes : la politiciaille doit être remise avec la prêtraille, avec qui elle est — malgré les apparences — compère et compagnon.

Quant au petit proprio qui vit seulet — et bien mal sans exploiter personne, personne ne cherchera à joindre de force son copin à la grande ferme commune. Pas si loufoques, cré pétard ! On le laissera cultiver à sa fantaisie, en se contentant de libérer son petit coin de terre de l'impôt et de l'hypothèque, — le reste viendra par surcroît.

Une fois qu'il aura vu manœuvrer les frangins, — quand il aura reluqué de près l'économie de fatigue et l'abondance des récoltes résultant des nouvelles pratiques, il voudra en être aussi.

Et alors, sans entraves, en plein communisme et en pleine anarchie, on se la coulera douce.

Et quand les vieux bougres raconteront aux jeunes fistons les mistouffes et les cheries du présent, ceux-ci auront peine à croire que de pareilles horreurs aient jamais pu exister.

Le père Barbassou.



Gailleton l'affameur

Lyon. — Le maire de Lyon, Gailleton, trouve qu'il n'y a pas assez de mistouffe dans son royaume avec les tisseurs qui n'ont quasiment plus rien à foutre.

Voici qu'il tire des plans pour augmenter encore la misère. Il vient d'accoucher d'un « arrêté » qu'il a fait placarder aux quatre coins de Lyon, annonçant qu'à partir du 1^{er} janvier il sera interdit à tous les marchands ambulants de vendre sur la voie publique et sur les marchés; les marchands des quatre-saisons à titre d'alimentation, pourront vendre sur les marchés, mais ils ne pourront plus rouler les rues avec leurs carrioles.

Toute contravention à ces défenses entraînera la mise en fourrière du matériel et des marchandises.

Il ne sera délivré que 150 permissions pour chacune de ces deux corporations et il faudra la croix et la bannière pour en obtenir une.

Il n'en sera délivré qu'aux indigents ayant dépassé la soixantaine, ayant plus de vingt ans de résidence à Lyon et prouvant qu'ils sont infirmes et incapables de faire un autre travail.

Le Gailleton termine son « arrêté » dégueulasse en recommandant aux policiers d'être, bougrement sévères; puis, pour essayer d'excuser sa salopise, il bave que les marchands des quatre-saisons font du tort aux petits commerçants.

Il a du toupet, mossieu le maire !

M'est avis que, si quelqu'un porte préjudice aux petits commerçants, c'est les énormes bazars, tels que la boîte à Sineux et les Grands magasins Universels.

Il n'y va pas avec le dos de la cuillère l'affameur Gailleton : d'un trait de plume il tire le pain de la bouche à douze cents pauvres bougres !

En effet, il y a actuellement à Lyon, quelque chose comme quinze cents camelots ou marchands des quatre-saisons.

De par la volonté du Gailleton, à partir du 1^{er} janvier, il n'y en aura plus que 300.
Les 1,200 autres auront de belles étrennes : la famine en perspective !

Disciple de Barthou !

Toulon. — Quel que soit le titre dont ils s'affublent, les dirigeants sont nos maîtres, — et ils ne se privent pas de nous le faire sentir.

Le suffrage universel, loin d'être l'expression de la souveraineté populaire, n'est que l'abandon de cette souveraineté dans les pattes de quelques intrigants.

La dernière frasque de Ferrero, le maire de Toulon en est un échantillon :

L'autre jour, le populo s'était amené en nombre pour assister à la séance du conseil cipal qui promettait d'être intéressante. Or, une demi-heure après l'heure annoncée pour l'ouverture de la séance, les portes étaient toujours bouclées et le populo qui poirottait commençait à la trouver mauvaise... et à le dire.

Pendant ce temps, les édiles réunis en séance privée, faisaient la répétition de la comédie qu'ils joueraient dans un instant en public.

Les protestations devenant plus bruyantes, la porte de la salle du Conseil s'ouvre et le maire-socialo, Ferrero, apparaît.

— Citoyens, dit-il d'un ton pète-sec, je vous invite au calme.

— Pourquoi nous convoquer pour cinq heures et demie, puisqu'à six heures nous devons encore attendre ? lui demande-t-on.

— Je fais ce que je veux ici, réplique le collecto Ferrero. Je suis chez moi !

— Combien paies-tu de loyer ? questionne un mariolo.

— Et d'abord, poursuit le maire-socialo, je vous prie d'évacuer la salle des Pas-Perdus.

— Non !... zut !... clame-t-on de toutes parts.

Alors, l'illustre collecto ne fait ni une ni deux : il appelle un fourrier de ville et lui ordonne d'aller chercher le commissaire central.

Celui-ci — plus libéral que monsieur le maire — a eu le bon nez de rester introuvable.

Un instant après l'entrée de la salle était accordée au populo.

Le collecto Ferrero n'a donc pu jouer au petit Barthou : il a perdu une occas de faire charger le populo.

Bast, ça se retrouvera !

Les bons bougres, retenez bien cette date : Ferrero est le premier des maires-socialos qui ait envoyé requérir la police contre le populo.

Et il ne sera foutre pas le dernier !

Crédieu, c'est pas pour chiner, mais nous en verrions de cruelles si jamais les socialos à la manne avaient la toute-puissance.

Heureusement, ils peuvent se fouiller !

Chouettes réunions

Toulouse. — Samedi dernier, le camarade Parsons a donné une conférence à la Renaissance, au Pré-Catelan. Il a jaspé sur « le système représentatif et les sans-travail. »

Il a critiqué ferme les birbes qui prétendent démolir la citadelle bourgeoise en allant s'y établir commodément. Ce n'est pas par des trucs semblables que le prolétariat s'émancipera, il ne veut pas devenir classe dominante, sa devise est « Ni Dieu, ni maître ! »

Donc sa Révolution aura une allure bien plus ample que celle du passé.

Cette Révolution ne sera pas faite au nom de ses intérêts de classe, — elle sera vraiment humaine : chacun y aura profit !

D'ailleurs on sait bien que les miséreux n'ont pas d'autres intérêts que ceux qui unissent tous les hommes : c'est de bien manger, de bien boire... et le reste.

Donc, que cette Révolution s'accomplisse le plus tôt possible, car seule elle fera s'évanouir tous les antagonismes ; après quoi on naviguera dans une société galbeuse où, grâce au communisme, en quelques heures on abattra plus de travail utile qu'on n'en pond aujourd'hui dans une journée de 10 ou 12 heures. Et, toujours grâce au communisme, l'individu s'épanouira carrément en pleine liberté, sans être gêné dans aucune entournure.

Quelques collectos ont essayé quelques margiotes objections, mais Parsons leur a rivé le clou gentiment.

Au total, bonne soirée pour la propagande libertaire.

Et ce ne sera pas la dernière réunion que donne le camarade.

Retour de Madagascar

Roche-la-Molière. — Les pauvres gas qui ont eu la veine de ne pas laisser leur carcasse dans le grand charnier n'en sont pas plus à la noce pour ça.

S'ils ont évité la mort rapide qu'administre le climat pestilentiel ou les flingots des patriotes malgaches, ils ne couperont pas à la mort lente que leur feront savourer les capitalistes.

Abimés par les fièvres, il ne sont plus que des ombres d'eux-mêmes, par conséquent les exploités les relinquent de travers et ne veulent pas d'eux, ne les trouvant pas assez musclés pour leur gagner de la galette.

Un de ces revenants, qui avait réussi à s'embaucher aux mines de Roche-la-Molière en est un échantillon : on l'avait collé à chauffer — travail qu'il n'avait jamais fait.

Dam, il n'y était pas d'une adresse extrême, — étant donné surtout qu'esquinté par les maladies qu'il a récoltées à Madagascar, en guise de lauriers, il ne tenait guère sur pattes.

Vous croyez que les exploités ont eu pitié de cette victime des préjugés patriotards ?

Que non pas !

A onze heures du matin on l'a saqué en lui disant : « Vous ne pouvez pas vous dégrouiller ; allez chercher du travail ailleurs. »

Et le pauvre fiou est parti... pour où ?

C'est ce dont les grosses légumes, qui lui ont abimé la santé en l'expédiant à Madagascar, se foutent comme de leur première crapulerie...

Au bague Bessonneau.

Angers. — Tous les ans, à cette époque-ci, — je ne sais en l'honneur de quel saint ou sainte, — les esclaves de ce bon monsieur Bessonneau, offrent un bouquet, ou quelque chose d'analogue, à leur singe ; afin, sans doute, de lui prouver leur satisfaction d'être exploités.

Cette fois, ça n'a pas été comme sur du velours : y a eu un peu de grabuge, quand on a parlé de cotisation, dans les ateliers de peloteuses.

Comme les pauvres bougresses ont été diminuées de près de 20 pour cent, elles avaient les pieds nickelés et ne marchaient pas à la souscription.

Les plus hardies disaient carrément qu'elles ne verseraient pas un radis.

Les pauvrettes avaient compté sans le sac-à-mistouffles ; le salaud ne l'entendait pas de cette oreille, — il voulait des souscriptions et il les a eues... de gré ou de force.

Il a fait carrément pression sur les ouvrières et leur a ordonné d'offrir à ce bon patron qu'est Bessonneau, en guise de bouquet, un chouette moulin à vent en lilas blancs, — et pour qu'il n'y ait pas d'erreur, le mufle leur a donné l'adresse de la fleuriste.

Ce qui est triste, c'est que les pauvres bougresses, crainte de perdre leur travail, se sont laissées faire et ont offert le moulin.

Ça, c'est pour encourager le patron à réduire les salaires encore un coup. Dam, le Bessonneau va se dire : « Puisqu'elle trouvent encore de la braise pour m'offrir des bouquets, c'est donc que je les paye encore trop cher... Donc, un tour de vis !... »

Ah, les pauvres copines, que je vous plains ! D'autant plus que votre maudit contre-coup s'est payé votre tête en vous faisant acheter un moulin-à-vent.

Votre cadeau est tout plein symbolique : vous êtes comme les ailes du moulin, — d'où que souffle le vent patronal vous virevoltez à sa guise.

Apprenez donc à avoir deux liards de volonté et ne vous laissez plus ecrabouiller les doigts de pied.

Raticonnades

Troyes. — Les cléricafards de ce patelin se remuent kif-kif des diables dans un bénitier ; ils sont au désespoir de voir que le populo se fout d'eux !

Jusqu'ici, le conseil cipal casquait une certaine somme qui était versée aux écoles. Cette année, les écoles crétines ont été rayées de la liste.

De là, des pleurs et des grincements de dents !

Illico, y a eu une sacrée levée de goupillons et les gros mecs de la cafarderie ont emmanché une grande pétition : des pauvres diables, que la faim réduit à la nécessité d'accepter n'importe quelle besogne, s'en vont de maison en caboulot, et de caboulot en cabaret, mendigottant des signatures ; ils ont des mines pleurardes qui font pitié !

Peut-être les paie-t-on aux pièces : tant, le cent de signatures...

C'est de jolis ostrogoths, les capitalistes qui ont mis ce pétitionnement en branle ; ils sont tous à peu près du même calibre que le singe du bague « Saint-Joseph ». Dans cette boîte, dont toutes les encoignures sont farcies d'idolles, non contents d'être exploités de la plus sale façon, il faut que les profos fassent un tas de momeries idiotes ; les moindres sont des kyrielles de génuflexions devant le Père des Mouches et le patron des cocus.

—0—

La prétraille est furieuse : elle sent que son règne est fini !

Alors, de dépit, les cafards font des boulettes : Ainsi, l'autre dimanche, comme on enterrait la gamine d'un camarade, le cortège croise un raticchon qui — pour faire son malin, — se fiche à rarguer les assistants.

Du coup, un bon bougre sort des rangs, l'engueule comme un pied et envoie dinguer son couvre-citrouille.

Le sac-à-charbon n'a pas demandé son reste : il s'est esbigné, — et il a bien fait, car la moutarde commençait à monter au nez du populo.

Par exemple, dimanche, dans les égrugeoirs des cafardières, on a déblatéré ferme contre le copain. La prétraille araconté aux bigottes que désormais, le gas a un billet direct pour l'enfer.

Espèces de tourtes ! Il n'a pas besoin d'y aller en enfer, le pauvre fiou, il n'y est que trop.

Tous les turbineurs y sont en enfer, — y a que vous, sales raticchons, qui êtes au paradis.

Allez, ça ne durera pas à perpète ! Quand la Sociale nous fera risette il faudra que vous vous atteliez au turbin, kif-kif les frères et amis.

Et foutre, comme on ne se la foulera pas, vous aurez du temps de reste pour débiter vos gnoleries, mais m'est avis que, du moment que le sale métier de raticchon ne nourrira plus son homme, vous le plaquerez carrément.



Espagne. — Je pige dans le Temps de ces jours derniers les tuyaux suivants :

« Sur les 181 anarchistes arrêtés à Barcelone après le dernier attentat 77 sont déjà renvoyés devant le conseil de guerre. Huit sont accusés d'être les auteurs de l'attentat à la dynamite du 7 juin, les autres, ne sont accusés que de complicité. »

« Les 80 autres prisonniers sont impliqués dans une série de crimes anarchistes dont les auteurs n'ont pas été découverts. »

« L'attentat du 7 juin étant considéré comme ayant été dirigé contre l'autorité militaire, la défense des accusés sera confiée à un officier. Le conseil de guerre se réunira le 15 novembre. »

La police considère que tous les auteurs des derniers attentats sont maintenant arrêtés à l'exception d'un nommé Lombart. »

Il résulte de cette note policière que si les juges espagnols sont de rudes crapules ils ne sont pas forts sur les additions. En effet 77 accusés d'un côté, plus 80 d'un autre, donnent au total 157 victimes. Pour arriver à 181, il y a un déficit de 24 malheureux dont on ne pipe pas mot.

Que sont devenus ceux-là ?

Sont-ils morts ?... Et s'ils sont encore vivants va-t-on les considérer comme innocents et les relâcher ?

Ce n'est foutre pas probable ! Les marchands d'injustice espagnols ont les griffes trop crochues pour lâcher une proie. Quels barbares ça fait, ces monstres-là !

Ruminez cette phrase, qui est officielle : « Les 80 autres prisonniers sont impliqués dans une série de crimes anarchistes dont les auteurs n'ont pas été découverts. »

Ça signifie simplement que, n'ayant rien de rien à reprocher à ces pauvres bougres, on leur fiche sur le dos n'importe quoi. Tout aussi bien on les accuserait d'avoir dévissé la tour Eiffel et de l'avoir emportée, accrochée au guidon d'une bicyclette.

LA CLAMEUR

Il y a près de six mois, nous avons pris l'initiative de fonder un quotidien libertaire. Tous les camarades sentent assez la nécessité d'un tel organe pour qu'il n'y ait pas à insister à nouveau ; on est tous d'accord là-dessus.

Nous aurions voulu faire paraître *La Clameur* à l'entrée de l'hiver, mais notre désir ne peut encore se réaliser : il nous faut patienter !

Des camarades ont déployé force activité pour aider à la rapide éclosion de *La Clameur*. Si leur exemple avait été suivi par d'autres, le quotidien serait sorti de sa coquille.

Et « les autres » dont nous parlons existent ! Seulement, pris par les mille difficultés de la vie et de la lutte, tout en désirant voir naître *La Clameur*, ils ne se sont pas empressés d'aider à sa naissance.

De là un regrettable retard ! Le temps écoulé ne se rattrape plus.

Il faut donc que toutes les initiatives s'éveillent, que tous ceux qui tiennent à voir paraître — et cela le plus rapidement possible — un quotidien libertaire, donnent un coup de collier.

La combinaison que nous avons choisie pour recueillir les fonds nécessaires à la publication de *La Clameur* est double.

Primo, nous avons mis en vente, au prix de cent francs, des « Parts d'Intérêt » de la Société en commandite simple des *Journaux et publications populaires*.

Quoique cent francs soit une forte somme, il y a moyen de les recueillir, soit en se solidarissant à plusieurs et en effectuant des versements hebdomadaires, soit en souscrivant individuellement et en échelonnant ses versements.

Secundo, nous avons mis en circulation des bons d'abonnement de vingt-cinq francs, aux conditions ci-dessous :

Chaque bon donne droit à un ou plusieurs abonnements qui seront servis au gré des souscripteurs, jusqu'à concurrence de vingt-cinq francs.

Pour faciliter les souscriptions nous avons fractionné le paiement en dix versements de 2 fr. 50 chaque. Le bon d'abonnement est divisé en neuf coupons de cinquante sous chaque, plus un reçu total de vingt-cinq francs. A chaque versement, on détache un des coupons et au dixième c'est le bon complet qui est détaché et donné au souscripteur.

Les bons d'abonnement sont réunis en carnets de quatre ou cinq bons que nous tenons à la disposition des camarades qui voudront prendre l'initiative de recueillir des abonnements. Ils feront l'opération décrite ci-dessus : chaque fois qu'un souscripteur leur versera 2 fr. 50, ils lui remettront un des petits coupons et au dixième versement ils lui donneront le bon entier ; les versements se font par quinzaine ou par huitaine, au gré de chacun.

Naturellement, les camarades qui s'occuperont de récolter des abonnements par ce moyen n'ont pas à verser d'avance le montant des bons : ils nous font parvenir les fonds au fur et à mesure qu'ils recueillent les souscriptions.

— 0 —

Et maintenant, répétons ce que nous avons déjà dit : nous sommes désormais assurés d'atteindre le but, — un peu plus tôt, un peu plus tard, *La Clameur* paraîtra, — et vivra !

Mais que cette certitude n'empêche pas les camarades de déployer autour de *La Clameur* toute l'activité qu'ils peuvent donner, sous le prétexte que le projet étant en bonne voie, il n'y a qu'à laisser venir.

Au contraire, il faut que cette certitude de réussite reconforte et encourage les amis qui, un peu sceptiques, ont voulu attendre, pensant que la création d'un quotidien est besogne trop ardue.

Si, dès l'abord, ceux-là nous avaient donné l'appui dont ils peuvent disposer, le but serait maintenant atteint.

Donc, plus d'apathie, que les amis secouent leur torpeur et chassent leur scepticisme.

Quant aux autres, les vigoureux, qui, dès la première heure, sont venus à nous, escomptant joyeusement le succès, qu'ils patientent, ... en faisant de la propagande pour *La Clameur*.

E. POUGET. F. PELLOUTIER.

P.-S. — Pour de plus amples renseignements ainsi que pour les demandes de statuts de la Société, s'adresser à

F. Pelloutier, 5, rue de l'Entrepôt, Paris.
E. Pouget, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Flambeaux et Bouquins

Très chouette la « Circulaire Mensuelle » publiée par le *Musée Social* sur le Congrès de Londres.

Au *Musée Social*, on est simplement coopérateurs, et le compte-rendu du Congrès y a gagné d'être impartial, — qualités que n'ont pas les comptes-rendus des collectifs.

Avec la brochure de E. Guérard, et celle du camarade Delesalle, c'est encore ce qu'il a paru de plus franc sur la parlotte marxiste.

— Sous peu paraîtra à Roubaix, le journal *La Purée*, caqueton hebdomadaire à un rond pour les ouvriers et deux ronds pour les bourgeois et les policiers.

La Purée, paraîtra tous les mercredis.
— Le premier numéro de *L'Idée Libre* a paru ; le caqueton est farci de chouettes tartines. Adresser tout ce qui concerne *L'Idée Libre* au camarade Blouin, kiosque du Marché, Agen.

Communications

Paris. — Les *Libertaires* du XIV^e arrondissement, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Labéris, 11, rue Desprez.

— Groupe de propagande libertaire, tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, 127 bis, avenue Philippe-Auguste.

— La *Jeunesse Libertaire* et la bibliothèque sociologique du XII^e, samedi et lundi, salle Mathieu, 8, place Daumesnil, tous les camarades sont invités à ne pas manquer.

— *Jeunesse libertaire* du XIX^e, samedi, réunion 36, rue d'Allemagne.

— Les *Libertaires* des X^e et XI^e arrondissements, les jeudis et dimanche, chez le bistrot, 94, faubourg du Temple.

Paris. — Des camarades se réunissent tous les vendredis, maison Grahier, 92, rue Maubeuge, angle de la rue Rocroy. — Causerie.

— Les *Naturaliens*, groupe de prolétaires revendi, quant l'état naturel, se réunissent tous les mardis, 31, rue des Abbesses.

— *Jeunesse libertaire* du XV^e. Réunion tous les jeudis chez Béra, marchand de vins, boulevard de Grenelle, 116, et tous les dimanches, causerie suivie d'une soirée familiale.

Saint-Denis. — Tous les camarades sympathiques à l'*Idée libertaire*, et tous ceux qui ont à cœur de la voir prendre de l'extension, sont priés de se rendre samedi à 8 heures chez Valet-Drecoq, place aux Gueldres.

Fondation d'un cercle d'études sociales. — De l'orientation à donner à la propagande pendant l'hiver.

Angers. — Tous les copains et copines d'Angers, Trélazé et des environs sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 8 novembre 1896, à 2 heures et demie après midi, salle Jouet, place des Arts à Angers.

Causerie par le camarade Bruon.
Sujet : *La Clameur* ; du rôle des anarchistes dans la société actuelle.

Poésies et chants : — Entrée gratuite.

Chalon-sur-Saône. — Les *tailleurs libertaires*. Rendez-vous tous les lundis à 8 heures et demie du soir chez Guillon, 49, rue Saint-Georges. Cours de coupe gratuit pour les camarades.

— *Jeunesse anti-patriote*. — Tous les jeudis, à 8 heures et demie du soir, au local convenu.

— Les *Amis de la Liberté*. — Tous les dimanches, à 8 heures et demie du soir, au local habituel. Causerie familiale, chants et poésies.

— Toutes les brochures anarchistes sont en vente à Chalon, chez Guillon, 49, rue Saint-Georges.

Marseille. — Le groupe de la *Jeunesse internationale*, ayant imprimé un petit recueil de 8 pages, contenant 7 chansons libertaires, avise les groupes ou camarades qui en désireraient d'écrire au camarade Rampal Emile, au bar du Grand-Orient, quai du Port, 8.

L'exemplaire, 0 fr. 10 ; le cent, 7 francs.

Roubaix. — Le 15 novembre, (le troisième dimanche du mois) à l'occasion de l'anniversaire de l'exécution des camarades de Chicago, pendus le 11 novembre 1887, aura lieu, dans la salle Sagar, au coin des rues d'Alger et de Cartignies une grande soirée familiale avec causerie.

Tous les camarades sont invités.

Perpignan. — Les libertaires se rencontrent tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir, au café Bigorre, en face le collège.

Dijon. — Les camarades sont invités à se réunir samedi soir, à 8 h. 1/2, salle Colot, 66, rue Monge.

Alfortville. — Casino de la Cigale, Quai de Marne, le samedi 7 et lundi 9 novembre 1896, à 8 h. 1/2 du soir, conférences publiques et contradictoires par Evariste Laurent, sur l'anarchie.

1^e conférence : Les crimes sociaux.
2^e conférence : La société future.

Entrée : 30 centimes, gratuite pour les dames.

Marseille. — La soirée familiale en faveur des *Temps Nouveaux* a produit 53 francs net. Une collecte en faveur des grévistes mouleurs et noyau-teurs a produit 17 fr. 50.

Saint-Nazaire. — Dimanche 8 courant, à 8 heures du soir, salle Fleury, soirée familiale organisée par les libertaires. Une causerie sur l'anarchie et son but sera faite par le camarade Chotard ; le camarade Bézier traitera de la non existence de Dieu. Chants, poésies, bal. Prix d'entrée : 0 fr. 25 centimes.

Troyes. — Dimanche 8 novembre, à 8 heures et demie du soir, salle Nollat, au premier, soirée familiale au profit de camarades que la mère patrie va enfermer pendant trois ans dans ses bagnes.

Roubaix. — Le *Père Peinard* sera vendu le samedi matin, Grand-Place, à midi, pont Saint-Vincent ; à une heure, à l'Alouette ; le soir, au Parapluie. Le lundi, à midi, marché au charbon ; le soir, place Bosses aux Chênes. Le mardi soir, place du Trichon.

Lyon. — La Revue annoncée dernièrement, la *Jeunesse Nouvelle*, paraîtra le premier samedi de chaque mois, à partir de décembre.

Le prix en sera de 0 fr. 25 le numéro ; l'abonnement de 4 francs l'année.

Tout en s'occupant du mouvement général, la revue donnera une grande place au mouvement régional.

Adresser les demandes à Desgranges, 14, rue du Beul.

Petite Poste

T. Haudrey (2) P. Briculles ; T. Lamballe ; V. New-York ; X. H. Pittsburg ; B. Panama ; A. Marseille ; D. Béziers ; V. St-Claude ; L. La-chapelle ; D. Troyes (2) V. Mouseron ; L. Bruxelles ; B. Marseille ; C. Genève ; P. Commen-try ; R. Deville ; J. Millau ; B. Jassy ; V. Cin-cinatti ; V. Reims ; B. Angers ; C. St-Nazaire ; P. Trélazé ; W. Dijon ; V. Nîmes ; G. Vienne ; S. Roubaix ; B. Marseille ; M. Perpignan ; R. Limoges ; M. Troyes ; C. Dunkerque ; V. Lille ; L. Brest ; M. Montpellier ; E. Albeins ; D. Bône ; M. Lyon ; reçu règlements, merci.

— M. Nonancourt : Reçu, merci ; avons expédié tout.

— Le camarade Cloïte Chabert, dit Turtur, coiffeur, de Grenoble, est prié de donner de ses nouvelles aux copains de Troyes. Écrire chez le tailleur, même adresse.

— C. St-Nazaire : Non on n'a pas le droit de coller des affiches blanches, y a une amende à la clé ; cette couleur est réservée à la gouvernance.

SUBSCRIPTION POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD. — M. Nonancourt 0 fr. 50 — un copain de St-Chamond 1 fr. — Groupe Millavois 1 fr. — un mineur de la Houpette 0 fr. 50.

POUR AIDER A LA NAISSANCE DE LA CLAMEUR. — Et. O. St-Etienne 0 fr. 50 ; Une compagne 2 fr. Groupe Millavois 5 fr. ; Condom, Lyon 4 fr. Souscriptions antérieures : 733. 90 Total : 805. 40

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

| | Aux bureaux | Franco |
|---|-------------|--------|
| Variations Guesdistes, par Émile Pouget (brochure)..... | 0.10 | 0.15 |
| L'Almanach du Père Peinard, pour 1896..... | 0.25 | 0.35 |
| L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier. | 0.10 | 0.15 |
| Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Lucie, préface de Charles Albert..... | 1.00 | 1.30 |
| Faucheux, par Zo d'Axa, le volume..... | 1.00 | 1.30 |
| Le Pain Gratuit, par Barrucand, le volume..... | 1.00 | 1.30 |
| La Grande Panille, par J. Gravo, le volume..... | 2.50 | 2.80 |
| La Société Future, le volume..... | 2.50 | 2.80 |
| La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v. la collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, 76 numéros..... | 7.50 | 8 » |
| Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année..... | 8 » | 8.60 |

Pour paraître le 10 novembre 1896

L'Almanach du Père Peinard

POUR 1897 (an 105)

Comme les années précédentes, l'Almanach sera farci de chouettes dessins, bourré de galbeuses tartines et aura une riche couverture illustrée en couleurs.

Prix : 25 centimes

Pour le recevoir franco, 35 centimes

Prière aux vendeurs de faire savoir au plus tôt le chiffre d'exemplaires qu'ils désirent afin de fixer le tirage.

Adresser les demandes aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

BARTHOU-NICOLAS, le vainqueur de Carmaux



Je suis le Barthou
Le petit Barthou
Qui n'a pas froid aux chasses...

(Air des Joyeux, de Bruand.)